L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 3 NOVEMBRE 1853.

Imprimé et publié par G. F. WEISSE & Comp. Editeurs-Propriétaires : G. F. WEISSE, N. DUFOUR, E. DUVERGER, S. MARBY. N° 83, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS : JEUDI MATIN, 3 NOVEMBRE.

POUR LE CONGRES.
DEUXIEME DISTRICT :
T. G. HUNT.
TROISIEME DISTRICT :
PRESTON POND Jr.
QUATRIEME DISTRICT :
JOHN BLAIR SMITH.

TRESORIER D'ETAT :
J. N. HAWTHORN,
De la Nlle Orléans.

AUDITEUR DES COMPTES PUBLICS :
JOHN E. KING,
De St Landry.

LEGISLATURE D'ETAT.
SENATEURS :
JULES LAVERGNE.
M. C. EDWARDS.

REPRESENTANTS.
1er District.
H M Summers, W S Campbell.
2e District.
Dr I. Saunders, James Drummond, Robt M Kearney.
3e District.
H J Ranney, Jas H Wingfield, Gerard Stith, M A Foute, R Wheat, Samuel Marby.
4e District.
C M Emerson, F A Lumsden, O Leblanc.
5e District.
Alphonse David, J B Dionis, F Buisson.
6e District.
Numa Dufour, Louis Surgi.
7me District.
Eugène Staès, Oscar Bonnet.
8me District.
James Brooks, P L Mailloux.
9me District.
John Laidlaw.
10me District—Lafayette.
Rufus Waples, S W Thompson.
PAROISSE D'ORLEANS—RIVE DROITE.
Theophilus Thayer.

SHERIF :
JAMES P. FRERET.
CORONER :
JOHN YOUENES.
GREFFIERS DE COUR :
1re Cour—Alfred Rousseau.
2me " Thos C. Poole.
3me " C. A. Labuzan.
4me " J. A. Hopkins.
5me " Saml G. Risk.
ASSESSEURS :
John Wolfe, C B Fagot.
J. U. Chevalier, I N. Philips.
COLLECTEURS DE TAXES D'ETAT :
1er District—Thos Askew.
2me " Lafayette Guyol.
3me " T. A. Bosiet.
4me " Samuel Galpin.
JUGES DE PAIX :
Premier Justice de Paix—L. U. Gaiennié.
Constable—J. Hoppe.
Deuxième Justice de Paix—C. V. Jouté.
Constable—W. C. Quirck.
Troisième Justice de Paix—Wm M. Hagan.
Constable—Jules Delarue.
Quatrième Justice de Paix—E. A. Michel.
Constable—Jn McClelland.
Cinquième Justice de Paix—F. C. Laville.
Constable—M. Mercandez.
Sixième Justice de Paix—J. G. Harris.
Constable—J. H. Schollang.
Septième Justice de Paix—C. L. Marshall.
Constable—James Hamilton.

Association Whig du Cinquième District Representatif.

Les membres de cette Association sont priés de se réunir dans la salle des délibérations, encoignure [illegible] et Ste Anne, JEUDI prochain, 3 novembre, à [illegible] du soir.
L. L. SHEINXAYDRE, président.
B. SORAPURU, secrétaire.

PARTIS ET CANDIDATS.

Nous touchons à la fin de la campagne électorale. Le scrutin décidera lundi prochain du sort des nombreux candidats qui sollicitent les suffrages du peuple, et le calme succèdera à l'agitation présente.

A mesure que le grand jour approche, l'inquiétude des candidats augmente. Seront-ils élus? Seront-ils battus? Insoluble question qu'ils se posent à chaque instant et qui les jette dans une mortelle incertitude. Ils supputent leurs chances et en additionnant des colonnes de chiffres parviennent à se prouver à eux-mêmes qu'ils doivent triompher; mais voyez-les, le lendemain, ils sont battus et abattus, les mêmes chiffres leur ont prouvé avec la même éloquence qu'ils seraient vaincus.

Cette inquiétude se trahit principalement parmi les candidats démocrates. Ils pressentent une défaite comme nous pressentions la nôtre à la dernière élection présidentielle. Il y a dans les rangs des uns et les espérances des autres [illegible] présages qui circulent, dans les bruits [illegible], comme un écho de la pensée publique, [illegible] avertissement de l'avenir retentissant [illegible] présent. Toutes les révolutions, grandes ou petites, qu'il s'agisse du renversement d'une monarchie ou de la défaite d'un parti, [illegible] l'avance par quelque chose d'indescriptible qui frappe les esprits et les prépare à [illegible] changement. Nous sommes évidemment à [illegible] époques. L'heure de la retraite a sonné pour nos adversaires. Les whigs vont reprendre dans l'Etat l'ascendant qu'ils possédaient naguère et qu'ils eussent indubitablement conservé sans le profond découragement qu'a provoqué la défaite du général Scott. [illegible] absence de la scène politique n'aura pas [illegible].

Les partis ne se maintiennent au pouvoir qu'en respectant la justice et en évitant les me[sures] extrêmes. C'est pour avoir violé l'une et eu recours aux autres que les démocrates vont selon toute probabilité essuyer un éclatant échec. Leurs chefs sont les seuls coupables; croyant que tout leur était permis, ils se sont servis de leur pouvoir pour proscrire les hommes indépendans de leur parti et opprimer la minorité whig. Le peuple s'élève aujourd'hui contre cette audacieuse tentative et vent châtier les ambitieux qui prétendent le dominer.

Disons avant l'élection un dernier mot des candidats. M. FRERET sera maintenu dans ses fonctions, cela nous paraît indubitable d'après ce que nous voyons autour de nous. C'est d'ailleurs l'opinion d'un très grand nombre de democrates qui n'en voteront pas moins pour M. Marigny. Les évènemens projettent leur ombre en avant, nous croyons pouvoir dire aujourd'hui que le prochain shérif de la paroisse d'Orléans sera M. Freret.

Il y a un autre nom qui ne nous inspire aucune inquiétude, c'est celui de M. YOUENES. Non seulement il l'emportera sur M. Forshee, mais il aura, si nous ne nous trompons, une de ces majorités écrasantes qui anéantissent le candidat battu et le rendent désormais impossible. Nous craignons que le nom de M. Forshee ne reparaisse plus devant le public: le 7 novembre sera son Waterloo.

Pour la législature, si les whigs savent neutraliser les fraudes qui se préparent, ils triompheront dans la plupart des districts représentatifs. On sait l'importance que la CLIQUE attache à l'élection des candidats qu'elle a imposés au parti démocrate; on sait que de l'élection de [ses candidats] dépend celle d'un homme qui aspire avant tout à rester au sénat des Etats-Unis, [une] ambition est naturelle sans doute, mais les moyens mis en œuvre pour la satisfaire ne [sont pas] du goût de tout le monde. Un nombre considérable de démocrates, ne voulant pas partager la honte réservée à leur parti, ont refusé leur appui aux meneurs. C'est pour rester fidèles à leurs principes qu'ils se sont coalisés contre la clique et qu'ils se proposent de la renverser. Entre le triomphe du parti démocrate et celui du parti whig, ils n'hésiteraient pas; mais entre le triomphe d'une clique qui cherche à les asservir et celui de loyaux adversaires, ils ne balancent pas non plus. Les appels insidieux [de la] clique ne leur feront pas abjurer leur indépendance.

Voici pourquoi l'élection de **M. GAYARRE** nous parait assurée. Nous le soutenons bien [qu'il soit] démocrate, par la même raison que les démocrates soutiennent quelques-uns des candidats whigs. En donnant notre appui à M. Gayarre, nous contribuons à humilier l'orgueil des trois ou quatre meneurs qui ont juré de le faire battre. L'élection de l'ancien secrétaire d'Etat sera pour l'oligarchie locofoco un échec d'autant plus sensible qu'elle a contre M. Gayarre une petite vengeance à exercer. Celui-ci a dénoncé ses manœuvres et l'a stigmatisée avec courage. Cet acte d'indépendance a attiré à M. Gayarre la colère des meneurs, mais il vaudra aussi un éclatant triomphe. Les whigs joints aux démocrates indépendans, sauront bien lui donner une forte majorité.

Dans le second district les whigs auront M. HUNT, dont la présence au Congrès nous sera [utile]. Homme de talent et orateur distingué, il nous rendra à Washington d'importans services et saura faire prévaloir les mesures qui intéressent la prospérité de la Nouvelle-Orléans.

GELÉE BLANCHE.—Tous les journaux de l'intérieur de l'Etat qui nous sont parvenus hier se félicitent de la venue de l'hiver. La gelée blanche est tombée dans presque toutes les paroisses!

M. EUGENE POYDRAS, fils de notre honorable concitoyen CHARLES POYDRAS, est mort le 22 du mois dernier à la Pointe-Coupée. Le malheureux jeune homme a succombé à la fièvre jaune.

THE TRUE DEMOCRAT.

Nous avons reçu hier le premier numéro d'un journal publié par M. JUSTUS SMITH, sous ce titre: THE TRUE DEMOCRAT. Le nom de M. GAYARRÉ et celui de M. CARMAN figurent au haut des colonnes de la nouvelle feuille.

« Le *True Democrat*, dit l'éditeur, sera l'organe de la démocratie honnête et indépendante de la Nouvelle Orléans; il combattra les cliques, les combinaisons intéressées et le système de conventions organisées d'avance. Il paraîtra de temps en temps quand les circonstances l'exigeront. Ce journal a été fondé pour répandre les véritables sentimens du parti démocratique, lequel doit être indépendant et dégagé de tout intérêt pécuniaire. Notre premier numéro a pour but d'éclairer nos lecteurs sur l'odieuse clique qui gouverne actuellement la démocratie dans cette ville et qui a répandu la discorde et le mécontentement dans ce parti jusqu'à présent uni. »

Ce premier numéro du *True Democrat* renferme de vigoureux articles contre les meneurs qui forment l'odieuse oligarchie dont les démocrates commencent enfin à se fatiguer. Il est évident que nos adversaires sont profondément divisés, mais les indépendans eux-mêmes, tout en s'élevant contre le despotisme de la clique, ne sont-ils pas voter pour la plupart des candidats démocrates? S'ils le font, ils aideront au triomphe de M. Slidell, car donnez à ce dernier une majorité démocratique à la législature et il saura bien la gagner à sa cause. Les adversaires de M. Slidell ne peuvent avoir raison d'elle qu'en envoyant des whigs dans les chambres; autrement leur opposition n'aboutira qu'à une nouvelle humiliation, et l'oligarchie se consolidera. Ne se rappelle-t-on la savante manœuvre au moyen de laquelle M. Hébert a été battu par M. Slidell, il y a neuf mois, devant l'assemblée préparatoire des démocrates de la législature au moment où le Gouverneur croyait triompher de son habile rival! Envoyez à la législature une majorité démocratique, et, nous le répétons, M. Slidell sera réélu au Sénat fédéral, en dépit de tous les efforts de ses adversaires.

LES DEMOCRATES.

La révocation de M. Bronson continue, dit le *Courrier des Etats-Unis*, à être le thème à peu près unique des commentaires de la presse. En général, la conduite de M. Guthrie est vivement désapprouvée, et la grande majorité de nos confrères américains, sans exception de nuance politique, s'accorde à considérer, comme nous, le cabinet actuel comme frappé d'un irrémédiable discrédit dans l'esprit de la nation.

La retraite de M. Bronson devient, du reste, comme nous nous y attendions, un véritable triomphe. Tandis que, d'un côté, les assemblées préparatoires ne parlent de rien moins que de lui décerner la candidature sénatoriale pour l'élection de 1854, la démocratie, pour laquelle il s'est si courageusement sacrifié, veut lui décerner les honneurs d'un meeting spécial, dans lequel la population de New York serait appelée à exprimer hautement son indignation contre le secrétaire du trésor. Les plus exaltés vont même jusqu'à vouloir brûler M. Guthrie....en effigie. En attendant ces bruyantes manifestations de la place publique, il s'organise dès à présent une démonstration plus calme et par cela même plus imposante, à laquelle prendrait principalement part le commerce et le barreau; il s'agit d'un dîner public offert à M. Bronson. Déjà une réunion préparatoire est convoquée pour arrêter les dispositions nécessaires.

M. Guthrie se trouve ainsi avoir dressé un piédestal à l'homme qu'il croyait renverser. Encore une victoire comme celle là, et c'en sera fait de lui.

L'*Union* de Washington reste à peu près seule sur la brèche, pour défendre la conduite de l'administration contre ce verdict si unanimement proclamé par la voix publique. Elle déploie dans cette tâche un héroïsme qui mérite un respect et un honneur le mot célèbre : Honneur au courage malheureux! Mais elle aura beau faire: tout son dévouement et tous ses traits d'argumentation viendront échouer contre l'inflexible logique des faits et l'admirable tact de l'opinion publique.

ROMANCES NOUVELLES.

M. EUGENE CHASSAIGNAC vient de publier à Paris quelques romances nouvelles dont nous croyons devoir recommander la lecture aux amateurs de musique. Trois d'entr'elles surtout: *Méduille bénie—Sempre caro—Pour ma mère*, sont destinées à obtenir un succès égal à celui qu'eut jadis, *Dis-moi*—romance de même compositeur. *Médaille bénie* a cette forme simple et rêveuse qui distingue le côté poétique du talent de M. Chassaignac; *Sempre caro* se distingue par les mêmes qualités avec plus de développements; *Pour ma mère* est une mélodie touchante qui malgré son allure dramatique conserve une teinte toute élégiaque. A côté de ces charmantes compositions nous trouvons un chant d'un autre genre:—*Vive le branle bas de combat*—qui a de la verve et du mouvement. Ces romances sont déposées chez *M. Benoit, marchand de musique rue de Chartres.*

AVIS.

☞ Nous publierons désormais dans la première colonne de la 2me page de l'*Abeille* le BULLETIN COMMERCIAL, la LISTE MARITIME et celle qui indique le départ des bateaux à vapeur. Cette nouvelle disposition nous est impérieusement commandée par l'abondance des avis.

LE CHOLERA.—Les navires à voiles qui arrivent d'Europe continent, dit le *Courrier des Etats Unis*, à amener à leur bord un certain nombre de cholériques, outre qu'ils ont tous perdu plus ou moins de passagers pendant la traversée.

Sur 1803 émigrants, embarqués à Liverpool, trois bâtiments, entrés à New York depuis vendredi, ont eu à déclarer 196 morts et 25 malades.

Jusqu'ici, toutefois, les autorités sanitaires de la Quarantaine ont été assez vigilantes et assez heureuses pour ne laisser arriver jusqu'à la ville aucun germe de cette épidémie tant redoutée.

OPELOUSAS.—Nous lisons dans le *Courrier des Opelousas* du 29 octobre :

Nous avons eu, mardi dernier, 25 courant, une belle gelée blanche.

Notre pays va donc reprendre l'aspect animé que ses affaires exigent.

Après les jours de deuil viennent ceux où tout le monde rassuré visitera sans crainte notre village.

POINTE COUPÉE.—Une violente bourrasque a soufflé le 26 du mois dernier sur la paroisse de la Pointe-Coupée.

La roulaison marche rapidement et les planteurs sont satisfaits du rendement de la canne.

LAFOURCHE.—Nous lisons dans le *Pionnier de l'Assomption* du 30 octobre :

Les deux gelées blanches que tout le monde a pu constater cette semaine et une diminution notable dans le nombre de malades, donnent justement lieu de supposer que le fléau qui a si cruellement frappé toute la Basse Louisiane, s'en va.... Puisse-t-il ne jamais revenir!

OLE BULL.—Ce grand artiste doit donner trois concerts à New-York pour venir en aide à la petite colonie norvégienne qu'il a fondée en Pensylvanie. Quelques uns des émigrans sont dans un état voisin de l'indigence, et Ole Bull leur a promis de faire tous ses efforts pour leur procurer au moins les moyens de travailler.

Le steamer Canada est parti le 2 du mois dernier avec un grand nombre de passagers et $250,000 en espèces.

TENNESSEE.—La législature du Tennessee a procédé le 27 du mois dernier à cinq autres scrutins de ballotage pour l'élection d'un sénateur au Congrès des Etats-Unis. Au dernier scrutin Bell a reçu 44 voix, Johnson 30 et Nelson 22. Bell et Nelson sont whigs.

CHRONIQUE LOCALE.

BLESSURES—Patrick Flynn a été arrêté mardi dernier dans la rue Notre Dame, pour avoir dangereusement blessé James Brandon. Ce dernier a été transporté à l'hôpital, on n'a guère d'espoir de le sauver. Flynn est en prison.

VOL.—Philippe Lallande a volé divers objets appartenant à un boucher du marché Ste-Marie, il a été arrêté.

—Michael Wagan a cruellement frappé Mlle Catherine Mahoney et lui a jeté à la figure un bouquet d'un sale. Cet acte peu galant le conduira hier devant la 1re Cour de District.

INFANTICIDE.—La femme Bridget Hagan a été arrêtée mardi soir dans une maison de la rue de la Levée, sous la prévention d'avoir commis un infanticide. Elle doit comparaître devant le recorder Ramos.

—Guillermo Galabert est accusé de tentative de vol au préjudice d'un marchand de bois de la rue St-Pierre. Il comparaîtra devant le recorder Ramos.

—Le recorder Ramos a lancé hier un ordre d'arrestation contre le conducteur du dray No 1070, accusé d'avoir, le 31 du mois dernier, renversé sous les roues de sa voiture et grièvement blessé le nommé Gregorio Pocovich.

—Ann Wilson a accablé de coups une de ses compagnes nommée Eliza Drew qu'elle prétendait être plus jolie qu'elle. Elle a été renvoyée par le recorder Ramos devant la première Cour de district.

—Il y a environ deux ans un watchman de l'ancienne 1ère municipalité, étant accusé de parjure, s'enfuit après avoir été renvoyé devant la 1ère Cour de District. Revenu à la Nouvelle Orléans il y a quelques jours, dans l'espoir sans doute qu'on ne songeait plus à lui, il a été arrêté et conduit en prison.

—Le recorder Winter a renvoyé hier de la plainte B. Reely et John Rath, personne ne s'étant présenté pour soutenir l'accusation portée contre eux. Ils étaient prévenus de tentative de vol.

—Il arrive parfois que les gardiens de la tranquillité publique, autrement dits watchmen, se servent de leurs bâtons contre de paisibles citoyens. Dans la nuit du 23 octobre un individu nommé Riordan fut arrêté au coin des rues Annunciation et Foucher. On veut le conduire au poste, il s'y refusa. Les watchmen John Foy, Lewis Ryan et Andrew Cyon tombent aussitôt sur lui et l'accablent de coups. Un citoyen nommé Duffy passait au même moment; il veut savoir pourquoi on maltraite de la sorte le pauvre Riordan, et pour toute réponse les watchmen s'élancent sur lui en le menaçant. [illegible] Foy frappa le malheureux d'un coup de bâton. [illegible] Cour de District.—Le malheureux Riordan [illegible]

FEUILLETON.

UN FAUNE VIVANT.

ANECDOTE DE LA VIE DE COYSEVOX.

On l'on voit que la flûte est un instrument aussi utile que désagréable.

Dans la rue Mazarine, vivaient ignorés l'un de l'autre, en 1685, deux artistes d'un grand talent: un sculpteur et un musicien.

Le sculpteur était une célébrité déjà faite. Il avait décoré, à Saverne, le magnifique palais du cardinal de Furstemberg; on admirait le tombeau qu'il avait fait pour Mazarin; la plupart de ses compositions concouraient à l'ornement des châteaux du roi; il était chancelier de l'Académie de peinture et de sculpture: il s'appelait Antoine Coysevox.

Le musicien, dont le talent se borna à bien jouer d'un instrument, peut acquérir sans doute, de son vivant, une très belle réputation; mais comme il ne laisse rien après lui pour le rappeler au souvenir de la postérité, il est rare que son nom lui survive; aussi, l'histoire n'a-t-elle pas consacré la plus petite page à la mémoire de Gabriel Desmares, qui fut pourtant la première flûte de l'orchestre formé par Lulli.

Les fenêtres de Gabriel étaient juste en face de celles de Coysevox; cependant, comme celui-ci travaillait presque continuellement dans son atelier situé sur le derrière, il en résultait que les sons mélodieux de la flûte de Gabriel ne parvenaient pas plus à l'oreille du sculpteur, que les coups de marteau de Coysevox n'arrivaient à celle du musicien; mais l'oreille de Coysevox n'était point la seule qui fût dans son logis.

Notre académicien avait une nièce dont il était le tuteur. Dix-sept ans, un teint vermeil, des cheveux brillans comme du jais, et des yeux aussi noirs que les cheveux, telle était Marianne, qui joignait à tous ces attraits un penchant décidé pour la bonne musique. Ajoutons que c'était à peu près la seule distraction permise à la jolie enfant; encore ne la devait-elle qu'au hasard qui avait amené Gabriel dans son voisinage. Jaloux de remplir convenablement ses devoirs de tuteur, Coysevox avait jugé que le plus sûr moyen d'avoir toujours l'œil sur sa pupille était de ne point permettre qu'elle sortit sans lui; et toutes ses sorties se bornaient à une courte promenade dans le jardin des Tuileries, le dimanche, lorsqu'il faisait beau, la pauvre Marianne se trouvait ainsi vivre d'une véritable vie de recluse. Quelques travaux à l'aiguille, trois ou quatre paroles affectueuses de son oncle, au déjeuner et au dîner, de vagues châteaux en Espagne que l'aidait à bâtir une vieille servante nommée Nicolle, composaient les phases peu variées de son existence.

Faut-il s'étonner qu'elle y ajoutât, comme supplément, le plaisir d'écouter les sons si doux et si touchans de la flûte de Gabriel! A peine se faisaient-ils entendre que ses doigts laissaient tomber sur ses genoux son aiguille inactive! son regard devenait fixe; sa tête restait droite et immobile; elle retenait sa respiration, comme si elle eût craint de laisser échapper une seule des perles de cette suave mélodie. Quelquefois même, surtout quand Nicolle n'était pas là, elle se hasardait à ouvrir une fenêtre et à se pencher au balcon, s'imaginant ainsi rapprocher grandement la distance. Ce n'était pas de reste que Nicolle fût un témoin bien redoutable: il eût au contraire été difficile de rencontrer une meilleure personne et plus remplie de dévouement pour sa jeune maîtresse; mais Marianne en était seulement à ce point où, croyant avoir déjà quelque chose à cacher, elle n'avait pourtant encore aucune confidence à faire. Nicolle ne manquait pas d'un certain esprit d'observation: toutes les vieilles filles en sont douées; la question n'est que du plus au moins.

—Voilà qui est singulier, se disait-elle en allant et venant, c'est toujours au moment où la flûte se fait entendre, que mademoiselle cesse de travailler, et je n'ai pas plutôt les talons tournés qu'elle éprouve le besoin de prendre l'air!.. Hum! hum! il se passe, dans ce petit cœur-là, des choses qu'on ne me laissera pas longtemps ignorer; quand le vase est plein, il faut qu'il déborde; et, en fait d'amour, le cœur d'une jeune fille n'est jamais bien long à s'emplir.

Ce qu'avait remarqué Nicolle n'avait point échappé aux regards de Gabriel. Quelques précautions que prit Marianne pour ouvrir doucement sa fenêtre, le bruit n'en arrivait pas moins à l'oreille de notre musicien; et, tout en jouant, celui-ci ne tenait pas ses yeux tellement attachés sur sa musique, qu'il ne put reconnaître chaque jour aux écoutes la même tête aussi gracieuse, aussi jolie qu'attentive.

Gabriel ne fut pas longtemps sans ressentir, lui aussi, la nécessité de prendre l'air à sa fenêtre, lorsqu'il avait étudié un piutôt exécuté quelque morceau; car, depuis qu'il se connaissait un auditoire si assidu, il avait soin, pour étudier, de se tenir enfermé dans une pièce éloignée de son appartement; il ne jouait plus auprès de sa fenêtre que les morceaux parfaitement sus, et Dieu sait s'il y mettait tout son talent et toute son âme! coquetterie bien naturelle.

Il arriva souvent que notre artiste et son charmant auditeur se trouvèrent en même temps appuyés à leur balcon; mais la hardiesse de se regarder ne leur vint pas tout d'abord: ils semblaient, au contraire, mettre toute leur attention, Gabriel à reconnaître en l'air de quel côté venait le vent, et Marianne à compter dans la rue le nombre des rares passans qui la parcouraient. Cependant un jour que probablement ils allaient changer de rôle, leurs yeux se rencontrent en route, et il y eut à la fois, dans le cœur de chacun, comme le contre-coup d'une étincelle électrique. Marianne devint rouge comme une cerise et se retira précipitamment; elle se fit intérieurement la promesse de ne plus commettre à l'avenir une pareille imprudence, et la première chose qui lui arriva le lendemain, ce fut de se manquer de parole; seulement elle montra un peu plus de courage à supporter le regard de Gabriel, et ne prit point la fuite comme la veille. Gabriel, de son côté, pour mettre fin à une question qui ne laissait pas de devenir embarrassante, ne trouva rien de mieux que de hasarder un salut respectueux, auquel Marianne ne crut pas pouvoir, sans impolitesse, se dispenser de répondre par une profonde révérence: le Rubicon était franchi, le Pruth était passé.

Mais la communication les grandes difficultés de la situation. Ecrire? Gabriel ne l'osait: il était retenu par la crainte d'exposer Marianne à des scènes désagréables dans l'intérieur de sa famille. Parler? il en cherchait vainement l'occasion; Marianne ne sortait que le dimanche, et avec son oncle. On ne saurait imaginer tout ce qui prit naissance, en quelques jours, de projets et de combinaisons dans la cervelle du pauvre Gabriel. Nous devons dire, en historien véridique, que Marianne aussi se tourmentait tout l'esprit à deviner ce qu'il allait faire ce jeune homme qui jouait si bien de la flûte, qui adressait de si belles salutations, et qui la regardait si tendrement.

Par une singulière coïncidence, Coysevox n'était pas moins préoccupé que sa nièce, et le sujet de sa préoccupation était également un joueur de flûte.

Dans le jardin des Tuileries, près du palais, et à quelques pas de la grille qui ouvre sur la rue de Rivoli, nous avons tous admiré le groupe en marbre du Faune jouant de la flûte. Toutes les facultés de Coysevox étaient alors absorbées dans la conception de ce chef-d'œuvre. L'illustre artiste avait atteint cette maturité de talent; ce degré de réputation où la main d'un maître ne saurait plus laisser échapper rien de médiocre. Convaincu de cette nécessité, et d'ailleurs enthousiaste de son art, il suivait rigoureusement le précepte de son contemporain Boileau :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
Polissez-le sans cesse et le repolissez....

Plus sévère pour lui-même que ne l'eussent été les plus exigeans Aristarques, il défaisait souvent le lendemain ce qu'il avait fait la veille: tantôt l'attitude entière du faune lui semblait manquer d'abandon et de naturel; tantôt il voulait donner à un bras, à une jambe, une pose plus vraie au mouvement plus souple. Mais ce qui le désespérait surtout, c'était la tête. Arriverait-il jamais à faire que ce faune soufflât dans sa flûte sans exagération dans le jeu des muscles ni dans le gonflement des joues? C'était pourtant là le problème dont il fallait trouver la solution, et nous devons dire que plus Coysevox avançait dans son travail, plus le succès lui semblait s'éloigner. Tous ses efforts n'avaient encore abouti qu'à produire une caricature. La faute en était surtout aux modèles qu'il employait.

Ces braves gens, qui avaient pour profession de poser et non de jouer d'un instrument quelconque, faisaient preuve les uns après les autres de la plus désolante maladresse: outre qu'ils tenaient la flûte avec raideur et contrairement aux principes les plus élémentaires, il fallait les voir assembler toute la force de leurs poumons pour souffler ensuite de manière à en devenir cramoisis et à se faire sortir les yeux de la tête. Coysevox était à bout de modèles. Le matin en se levant, le soir en se couchant, et surtout pendant les repas, en présence de sa nièce, qui pensait à toute autre chose, et de sa servante, qui se mettait suivement en moitié dans sa peine, il se répandait en lamentations, au milieu desquelles venait toujours cette phrase :

—Par la morbleu! la première condition, pour exercer la profession de modèle, devrait être de savoir jouer de la flûte!

Telle était la situation d'esprit de nos divers personnages le jour où servira l'incident qui fait le sujet de notre récit.

Ce jour là,—c'était dans la matinée,—un observateur placé dans la rue Mazarine, entre les maisons du sculpteur et du musicien, aurait pu remarquer la même succession de faits, de mouvemens et de gestes qui avaient invariablement lieu depuis près d'un mois. Deux fenêtres s'ouvrirent, puis se fit entendre une ravissante mélodie qui, tout en se rendant à sa destination spéciale, charmait généreusement les oreilles qu'elle rencontrait sur son passage; puis deux fenêtres parurent Marianne et Gabriel; puis on se fit le salut, et la révérence accoutumés.

Marianne tenait un bouquet de roses sur lequel son regard, lorsqu'il n'était pas occupé ailleurs, semblait se livrer à une minutieuse étude de la botanique. Tout à coup le bouquet échappe de sa main et tombe dans la rue. La volonté de la jeune fille fut-elle complètement étrangère à cet accident? Nous n'oserions en jurer. Ce qu'il y a de certain, c'est que Gabriel ne mit guère plus de temps à descendre que le bouquet à tomber. Possesseur du précieux trésor, il remonta chez lui avec la rapidité de l'éclair, reparut à sa fenêtre, et se mit à couvrir de baisers les roses qu'avait pressées la main de Marianne, et qui conservaient encore un reste de chaleur qu'elle leur avait communiqué. Mais tout effrayée de l'interprétation qu'on ne pouvait manquer de donner à sa maladresse, la nièce de Coysevox avait déjà disparu.

Lorsqu'il eut suffisamment contemplé, admiré et baisé son bouquet, Gabriel se prit à réfléchir. Une idée hardie lui passa tout à coup par la tête en voyant le sculpteur sortir de sa maison, suivre la rue Mazarine et se diriger du côté des quais.

C'était contrairement à ses habitudes que Coysevox abandonnait si matin son travail pour se livrer à l'exercice de la promenade. Mais, levé avec le jour, il était enfermé, seul avec son faune, dans son atelier, il s'y était livré, sans le secours d'aucun modèle, au travail le plus acharné, résolu à ne point quitter la partie qu'il ne fût parvenu à vaincre la difficulté. Une sorte de fièvre s'était emparée de son cerveau, et le ciseau dans sa main qu'agitait un tremblement nerveux, n'avait plus sa fermeté et sa précision. Obligé de s'accorder quelques minutes de répit, il allait respirer un peu d'air frais sur le bord de la Seine.

La vieille Nicolle, qui n'avait jamais vu son maître sortir à pareille heure, n'était pas encore revenue de sa surprise, que trois petits coups timidement frappés à la porte retentirent. Elle ouvrit, et se trouva en face de Gabriel, dont l'entrée gauche et le maintien embarrassé indiquaient suffisamment qu'il regardait sa présence comme une témérité insolite.

Gabriel montra le bouquet de roses que nous savons, et balbutia :
—Voici des fleurs que.... qui.... dont....
—Monsieur se méprend sans doute; nous n'avons point ici l'habitude de recevoir des bouquets.
—Eh! mon Dieu! repartit Gabriel, un peu rassuré par l'air de bonté répandu sur la physionomie de la vieille et qui démentait la sécheresse affectée de ses paroles, ce n'est point une offre que je viens faire: c'est une restitution.
—Une restitution!
—Votre maîtresse était, il y a quelques instans, à sa fenêtre; sa main a laissé par mégarde échapper ces fleurs, et....
—Très bien, je comprends: monsieur s'est empressé de descendre pour les ramasser, et, dans son impatience de les remettre à ma maîtresse, il n'a pas manqué d'attendre que mon maître fût sorti.

Le sourire qui accompagnait cette réflexion n'avait rien de décourageant. Gabriel joignit les mains en manière de supplication, sans oser rien répondre.

Nicolle comprit cette prière muette.
—Allons, dit-elle en souriant, je ne me sens pas non plus le cœur assez cruel pour désespérer un amour qui serait honnête et sincère.

Gabriel faillit étouffer la vieille en l'embrassant.

En ce moment, un bruit de clef se fit entendre dans la serrure.
—Seigneur! s'écria Nicolle; voici monsieur qui rentre!
—Où me cacher?
—Il n'est plus temps.

Nos trois personnages se regardèrent quelques secondes sans rien dire: Coysevox surpris à la vue de ce jeune homme dont le visage lui était inconnu; Gabriel, attendant un interrogatoire dont l'issue lui paraissait peu rassurante; Nicolle, occupée à imaginer quelque moyen de conjurer le péril.

Coysevox rompit le silence.
—Puis-je connaître, monsieur, le motif qui me procure l'honneur de votre visite?

Gabriel s'inclina fort bas et très lentement pour se donner le temps de trouver une réponse.

L'imagination de Nicolle fut heureusement assez prompte pour lui sauver cet embarras.

—Ma foi, monsieur, dit-elle, m'est avis que c'est un motif qui ne vous déplaira point; voilà tantôt quinze jours que je vous entends dire: « Qui donc me procurera la satisfaction d'avoir un modèle qui joue de la flûte! » Eh bien! cette satisfaction, vous me la devez, la voici.
—Quoi! monsieur....
—Est un pauvre jeune homme qui cherche une profession et qu'on m'a priée de vous recommander; comme il pratique la flûte ni plus ni moins qu'un véritable musicien, je lui ai proposé de vous servir de modèle, et quand vous êtes arrivé il était en train d'accepter.

Gabriel fit un signe de tête affirmatif; il n'avait garde de démentir Nicolle: outre qu'elle le tirait d'un grand péril, elle lui ouvrait ainsi, et pour plus d'une fois probablement, l'entrée de la maison.

—Par la morbleu! Nicolle, s'écria Coysevox, tu as eu là, ma fille, une excellente idée!.... Ah! vous savez jouer de la flûte, mon brave, et vous cherchez à utiliser vos momens!... Je vous retiens pour aujourd'hui, pour demain, pour huit jours; je vous emploierai dans toutes les occasions, et de préférence à tout autre; je ferai plus, je vous recommanderai à mes confrères; enfin, vous serez content de moi, autant que j'espère l'être de vous. Est-ce une affaire conclue?

Je suis à vos ordres répondit Gabriel.
—Oui!.... En bien! commençons tout de suite. Je me sentais un peu fatigué, découragé; mais votre venue m'a remis en verve, suivez-moi dans mon atelier.

Gabriel ne se fit point répéter l'invitation; peut-être allait-il se trouver en présence de celle qu'il brûlait de voir, et qui lui parut grâce sans nul doute, de elle qu'il se désignait à accepter pour arriver auprès d'elle.

Faunt déçu! Personne dans l'atelier! Seulement quelques statues à l'état d'ébauche, parmi lesquelles était le fameux faune jouant de la flûte, et, dans un coin, deux ou trois blocs de marbre attendant, pour prendre forme, un caprice de l'imagination du maître.

—Nicolle ne manquera point de la prévenir, pensa Gabriel, et si mon cœur et mes yeux ne m'ont point abusé jusqu'à aujourd'hui, elle viendra.

Tout en faisant cette consolante réflexion, il s'asseyait sur un escabeau que venait de lui avancer Coysevox, au milieu de l'atelier.

Puis, le sculpteur lui mit entre les mains une flûte que vingt modèles avaient déjà tenue, mais que pas un n'avait su faire chanter.

Coysevox, le marteau dans une main, le ciseau dans l'autre, et debout près de la statue, prononça cet ordre, rien qu'en le regardant: Gabriel saisissait l'instrument et le portait à ses lèvres.

—Par la morbleu! je suis un homme ressuscité! Et, à nous deux, nous ne faisons pas un chef-d'œuvre, il faudra que le diable s'en mêle!

Et, après avoir donné à son docile modèle quelques dernières instructions, il lui dit de sa voix solennelle, avec un véritable geste de chef d'orchestre :
—Jouez!

Gabriel obéit. Il préluda par un air de l'opéra d'*Alceste*.

—Belle musique! dit Coysevox. C'est de notre ami Lulli.

Mais ce qui impressionnait le plus vivement notre artiste en ce moment, ce n'était pas la beauté de la musique, c'était la réalisation de son rêve, l'accomplissement de tant de souhaits: il avait enfin la nature elle-même pour modèle!

—Parfait! très bien! recommencez! allez toujours! Sous l'influence d'une vive surexcitation, il sculptait à chaque instant son inspiration grandir; cela se reconnaissait aux étincelles de son regard, à la rapidité de son ciseau qui semblait voltiger sur le marbre.

Quant au regard de Gabriel, il avait beau rester invariablement tourné du côté de la porte, pas une figure de femme n'apparaissait sur le seuil, pas le moindre frôlement de robe ne se faisait entendre le long du couloir. Notre musicien commençait à se plaindre intérieurement de la lenteur du temps et de la glace de son attitude. Après avoir joué tout l'air d'*Alceste*, il arriva pour reprendre haleine; Coysevox ne lui laissa pas longtemps cette satisfaction.

—Pour l'amour du ciel, mon ami, ne laissons pas refroidir le feu sacré! Allez, allez, toujours!

Gabriel commença un air d'*Acis et Galathée*.
—Magnifique, ou vérité! C'est encore de Lulli. Par la morbleu! jeune homme, avec l'aide de Dieu et la vôtre, je serai aussi grand sculpteur que Lulli est grand musicien!

Et le ciseau de Coysevox ne cessait d'égratigner le marbre, et la tête de faune semblait prendre vie sous le charme de cette délicieuse musique.

Après *Acis et Galathée*, ce fut le tour de *Proserpine*; puis vinrent *Bellérophon*, *Persée*, *Phaéton*. Tous les opéras de Lulli allaient y passer sans que la porte s'ouvrît.

Gabriel voyait avec effroi que la séance menaçait de se prolonger indéfiniment; mais quitter une partie si bien engagée, risquer de la perdre, peut-être pour jamais! Mieux mourir que d'échouer ainsi honteusement au moment d'aborder au port! Résolu donc à remplir jusqu'au bout son rôle de modèle, il continue de souffler dans la flûte avec le même acharnement que le sculpteur en apportait à faire voltiger son ciseau. Seulement, il s'ingéniait, pour se donner du cœur et du souffle, à se bercer l'esprit des plus douces images, des rêves les plus encourageans.

Hélas! les deux tiers de la journée s'étaient écoulés déjà, sans que la plus modeste de ses rêves eût pris les apparences de la réalité, et rien ne présageait que Marianne dût cesser d'être invisible. A quel accès de dépit ne se fût-il point livré, s'il avait su qu'une fois enfermé dans son atelier, Coysevox ne permettait à personne, pas même à sa nièce, de venir, en l'interrompant, jeter des distractions dans son travail!

Les poumons du pauvre Gabriel commençaient à demander grâce. Six heures de flûte forcée! Et il n'était pas au bout! Le son venait-il à mourir sur ses lèvres fatiguées, aussitôt Coysevox, l'œil ardent, criait d'une voix impitoyable :

—Encore! mon garçon! Du courage! Trois louis, s'il le faut, pour cette séance!.... Allez, toujours!

L'infatigable verve du sculpteur dévora encore trois opéras de Lulli: *Psyché, Amadis* et *Roland*.

Une septième heure s'écoule. Tout à coup les sons prodigieusement affaiblis de la flûte s'éteignent complètement sous l'éclat d'une joyeuse exclamation. C'est Coysevox qui s'élance vers la porte de l'atelier, et crie d'une voix retentissante :

—Accourez, ma nièce! accourez, Nicolle!

Impossible de décrire l'effet électrique de ces paroles sur Gabriel. D'un bond il s'élance de son escabeau à la droite de sculpteur; mais celui-ci le regarde d'un air si étrange, tout confus et les yeux baissés, il va reprendre et sa place et son attitude de flûteur.

Ce qui prouve que Marianne n'était pas bien loin, c'est qu'à peine appelée, elle parut accompagnée de la vieille Nicolle.

Dans le premier transport de joie et de reconnaissance pour celle qui lui a procuré son précieux modèle, Coysevox embrasse sa servante à plusieurs reprises, heureusement pour Marianne et pour Gabriel, à qui cela donne le temps de se remettre de leur émotion.

—Tiens, regarde, Nicolle! et toi aussi, Marianne! Eh bien! où est-elle, cette figure grotesque, ridicule, qui faisait hier encore mon désespoir? Vous ne la retrouvez plus, n'est-ce pas! Ah! par la morbleu! je savais bien qu'avec un modèle comme celui-ci je ferais un chef-d'œuvre! Mais regardez, regardez donc! quelle pose naturelle! comme il joue bien de la flûte, mon faune!

Puis, après quelques instants d'un silencieux examen,

—Cette joue, dit-il, laisse encore quelque petite chose à désirer; deux ou trois coups de ciseau suffiront.... Attendez, attendez!.... et vous, mon garçon, un dernier effort. Allez, allez toujours!

Mais ce qu'Antée éprouvait chaque fois qu'il touchait la terre, Gabriel venait de l'éprouver à la vue de Marianne: il avait recouvré ses forces.

Docile au commandement de Coysevox, il se met donc en devoir d'exécuter un nouveau morceau. Dans la position où il se trouve, le langage ordinaire lui est interdit pour exprimer son amour: il appelle à son secours la musique; c'est la langue musicale qu'il va parler au cœur de Marianne, et pour qu'elle ne puisse s'y méprendre, il choisit le plus tendre, le plus passionné des airs de l'opéra d'*Armide*.

Jamais Gabriel, même sous le charme des applaudissements du public, n'a joué avec une chaleur aussi entraînante, avec une aussi touchante sensibilité; jamais il n'a chanté autant bien: son âme tout entière est passée sur ses lèvres.

Coysevox a donné le coup de ciseau, que Gabriel ne s'en aperçoit point et continue. Ce n'est plus lui qui joue, c'est son amour, et l'amour est intarissable, surtout quand il révèle son secret longtemps comprimé.

Marianne, les yeux fixés sur Gabriel, écoute avec ravissement cet éloquent et mystérieux langage. Nicolle se sent remuer le cœur, et les larmes d'attendrissement qui silionnent ses [joues] attestent qu'elle n'est point devenue vieille fille par insensibilité. Coysevox lui-même, dont l'attention se détourne peu à peu de son œuvre, d'ailleurs terminée, semble céder à une sorte d'influence magnétique; ses mains ont laissé tomber à ses côtés le ciseau et le marteau; il est immobile, et, le regard fixe, les lèvres entr'ouvertes: on le dirait en extase.

La dernière note vient à peine d'expirer, qu'il s'écrie avec transport :

—Admirable! merveilleux! sublime! Et te voilà, fils modèle, mon garçon! Toi! aime dans[?] je te choisis, ô artiste de premier ordre!

Lulli serait fier de te compter au nombre de ses musiciens! Parbleu, j'y songe, Lulli est mon ami; après le service que tu viens de me rendre, tu peux être sûr que je ne mettrai point de tiédeur dans ma recommandation. Veux-tu que je lui parle de toi?

L'enthousiasme de Coysevox entraîna Gabriel; il répond :
—Ah! monsieur, en me présentant dans votre maison, j'ai ambitionné, je l'avoue, un tout autre prix....

Mais tout à coup, il s'arrête: il a rencontré le regard effrayé de Marianne. Il obéit à la voix de la prudence qui lui conseille d'aller un peu moins en besogne.

Cependant, Coysevox, qui a pris le change, au grand dommage de l'estime qu'il avait déjà conçue pour Gabriel, dit en hochant la tête:
—C'est juste; chose promise, chose due.

Et il se dirige vers un petit secrétaire dont il ouvre un tiroir plein de louis. Il en prend trois.

—Faut-il qu'avec un si beau talent on ait dans l'âme si peu d'élévation!

Comme il se retourne en faisant cette réflexion peu flatteuse pour Gabriel, il voit ce dernier brusquement la tête de jeune homme et se retirer avec une moins de vivacité la main de la jeune fille. Ce mouvement est pour lui toute une révélation.

Feignant de n'avoir rien aperçu, il va droit à Gabriel et lui présente les trois louis. Celui-ci fait un signe négatif.

—Je suis trop payé, monsieur, par le plaisir d'avoir pu vous être utile.

Mais Coysevox se redressant avec un air de dignité affectée,
—Qu'est ce à dire, monsieur?

Et sa main, dans laquelle sont les trois louis, reste obstinément tendue vers Gabriel.

Marianne, au regard sévère de son oncle, comprend qu'il a tout deviné, elle se sent près de défaillir.

Nicolle, de son côté, commence à n'être pas trop à son aise.

—Prenez, monsieur! prenez donc! Je n'ai pas l'habitude d'être servi gratis.

Si l'idée d'un paiement était venue à l'esprit de Gabriel, il n'eût certes point consenti à jouer le rôle de modèle.

—Jamais! répondit-il.

Et sa fierté révoltée lui fait repousser la main du sculpteur avec assez de force pour que les pièces d'or s'en échappent et roulent à terre.

C'est en ce moment ou tableau curieux que celui de ces quatre personnages.

Après quelques instants de ce silence qui précède ordinairement les grandes explosions, Coysevox va saisir Marianne par la main, se rapproche ensuite gravement de Gabriel, et s'écrie:

—Il ne sera pourtant pas dit, mon garçon, que je resterai ton débiteur. Puisque tu ne veux pas de mes trois louis, par la morbleu! prends donc ma nièce!

Nous ne décrirons point la scène qui suivit; chacun peut s'en faire une idée. Nous dirons seulement que le paiement de Coysevox fut, quinze jours plus tard, ratifié devant l'autel, par le curé de Saint-Germain-des-Prés.

MOLERI.

Candidat Indépendant
POUR LE CONGRES,
1er District,
CHARLES GAYARRE.

Le remède de Melane pour les vers.

☞ La lettre suivante que nous a adressée une dame qui a employé ce remède, prouve combien le vermifuge est recherché depuis qu'il a été répandu dans le public :

Blossburg, comté Tioga, Pa., 11 mars 1850.
Messieurs :—Votre remède à acquis ici une TELLE REPUTATION, que nous avons déjà vendu toutes les bouteilles que vous nous aviez envoyées. [illegible]
Votre obéissant serviteur,
Wm. M MALLORY, pr. W. K. FORTER.
A vendre par SCOVIL & MEAD, 111, rue de Chartres.

Composé de Sirop de cerises sauvages et de goudron. Remède du Dr Davis. [illegible]

CRACHEMENT DE SANG. [illegible]
J. WRIGHT & Co., 151, rue de Chartres.

Décédée à la paroisse Saint Jean Baptiste, le 1er de courant, à 6 heures du matin, CATHERINE EMILIE LANDRODIE, épouse de Etienne LEVET, native de Bordeaux (France) et âgée de 31 ans.

☞ Le navire LUÇON, capitaine Meyrier, venant de Marseille, est en déchargement au pied de la rue Toulouse. [illegible]
J. RICHARD, Nouvelle Levée, 9.

Compagnie du Grand Chemin de fer de la Nlle Orléans, de Jackson et du Nord.
Nlle Orléans, 2 novembre 1853.
La résolution suivante a été adoptée à une assemblée de la Direction de cette compagnie, tenue le 31 octobre 1853 :
"Résolu que la partie de la souscription au fond capital de cette compagnie, laquelle n'a pas encore été réclamée, c'est à dire quarante-cinq pour cent, par le présent avis, déclarée due et payable comme suit :
Dix pour cent le 3 janvier 1854.
Dix pour cent le 3 mars 1854.
Dix pour cent le 3 mai 1854.
Dix pour cent le 4 janvier 1855.
Cinq pour cent le 3 mars 1855.
JOHN CALHOUN, secrétaire.

BERNARD TURPIN, Encanteur,
ETANT de retour à la Nlle Orléans, offre ses services d'encanteur et sollicite respectueusement le patronage du Public.

Dissolution de Société.
La société existant en cette ville sous la raison de R. Tatout & Co., est dissoute d'un commun accord par expiration d'acte, à partir du 1er courant.
B. TATOUT, H. CLOSTERMANN.
Nouvelle Orléans, 1er novembre 1853.

Les soussignés continueront le même genre d'affaires sous la raison de H. Clostermann & Co. et se chargent de la liquidation de l'ancienne maison.
H. CLOSTERMANN, B. TOURNE.

Dissolution de Société.
A compter de ce jour la société qui existait sous la raison de Louis Alley & Co, est dissoute d'un commun accord. M. Louis Alley reste seul chargé de la liquidation.
LOUIS ALLEY, ANDRE PADRON.
Nelle. Orléans, le 1er nov 1853.

Hotel de St. Bernard—Lac Borgne.
La soussignée a l'honneur d'annoncer au public en général qu'elle vient d'ouvrir l'Hôtel de St. Bernard, au Lac Borgne. [illegible]
Mme TRIM.

BELLE MAISON et JARDIN A LOUER, au No 96, rue de la Douane.

Osnaburgs coton épais. 45 balles Osnaburgs à vendre par C. R. GRAHAM, 96, rue Gravier.

En débarquement du navire Luçon, venant de Marseille: 20 barils Vermouth, 20 do Madère, 10 do Malaga. A vendre par J. CLAUZURE, 164, rue Royale entre Toulouse et St Pierre.

REÇU par le navire Sumner, du Havre: 2 balles cotonnades françaises, [illegible] A vendre par MICHON & SARRAT, 21, rue des Magasins.

En débarquement du navire Rufus K. Page, de Liverpool, et à vendre par les soussignés: Deux caisses glace [illegible]. MICHON & SARRAT, 21, rue des Magasins.

REÇU par le navire Columbine de New York: 25 caisses indiennes des meilleures marques. A vendre par MICHON & SARRAT, 21, Magasins.

☞ MM. WILLIAMSON, BARATIN & Co. ont transporté leur magasin du No 30 au No 121 rue de la Commune, encoignure Carondelet.

PERDU, samedi après-midi, près de la montée à descendre, sur le chemin de [illegible], un CHEVAL [illegible] Le porteur recevra une récompense [illegible]

Instruction Privée.
Langue Française, Littérature, Mathématiques, &c.
BEAUCOUP de jeunes gens et de jeunes personnes [illegible]

Vente sans réserve à l'encan de Marchandises sèches, étrangères et américaines. [illegible]

PUIG & AVENDANO. [illegible]

DECISION IMPORTANTE. [illegible]
U. LAROUSSINI & Co., Maison Rouge, sur la Levée.

ADOLPHE BLACHE, 63, rue Royale.
Lingerie pour Dames. [illegible]

ACAJOU, &c. &c. [illegible]
MERRY T. SHERMAN.

TAPIS! TAPIS! 63, rue Royale.
F. MALLARD & Co.

H. CLOSTERMANN & Co. Successeurs de B. TATOUT & Co, 161, rue de Chartres, encoignure Toulouse.
DRY GOODS. [illegible]

Dissolution de Société. [illegible]
MAILLOT & SON, 134, rue des Magasins.

Maison meublée. [illegible]

GROCERIE A VENDRE. [illegible] ANT. GIRAUD, 44, Vieille Levée.

DEPOT DE TAPIS. 88, Rue de Chartres. [illegible]
A. BROUSSEAU & Co.

GALERIE DAGUERREOTYPE de MORAND. No 1, rue du Canal, encoignure Canal. [illegible]

GUANO DU PEROU. CASTILLO & HARISPE. [illegible]

COGNAC PELLEVOISIN. [illegible] TH. BAILLY BLANCHARD & Co.

COULEURS FRANÇAISES EN ZINC. BLANC DE NEIGE, BLANC ET VERT. Importation directe. WATT & DESAULLES.

AVIS. [illegible] M. A. PAYA.

LA MAISON A. PAYA et Co., 55, rue de Chartres. [illegible]

COLLEGE DE LA LOUISIANE, Situé dans la paroisse St-Jacques, au siège de l'ancien Collège Jefferson. [illegible] A. Dupuy.

STENOGRAPHIE en 15 Leçons. MM. ARISTIDE GERARD & MANOEL DE GRANDFORT [illegible]

Collège Bonnebo, de l'Union de la Louisiane. Nouvelle Orléans, 27 octobre 1853. [illegible] GEO. A. FREREY, secrétaire.

Pension. [illegible]

Aux consommateurs de coke. [illegible] F. B. WOOD, Trésorier.

AVIS. [illegible] J. C. PLAISENT.

AVIS. Banque des Citoyens. [illegible] E. ROUSSEAU, Caissier.

Souvenez-vous des Orphelins! FEU D'ARTIFICE. [illegible]

CHANGEMENT DE DOMICILE. [illegible]

VICTOR, No 16, St-Charles. Magasin de parfumerie fine et articles pour Messieurs. [illegible]

MARCHANDISES SECHES. [illegible] NORTH BROTHERS & Co.

MAISON ROUGE. JOS. E. ROBERT & Co. AUX HABITANTS. [illegible]

MAISON ROUGE No 1, Près du marché aux légumes. [illegible] U. LAROUSSINI & Co.

FASHIONABLE STORE, Encoignure St-Charles et Commune. [illegible] J. DUCOURNAU.

AVIS AUX CONTRIBUABLES. PREMIER DISTRICT—Avis est donné aux personnes qui désirent faire corriger ou changer les listes d'assessement de ce district [illegible] J. L. WINTER, Recorder. Nlle-Orléans, 27 octobre 1853.

AVIS AUX CONTRIBUABLES. Bureau du Recorder du Premier District. Nlle Orléans, 1er octobre 1853. [illegible] J. WINTER, Recorder.

NEGRES DE NEW YORK. [illegible] MICHON & SARRAT.

NEGRES A VENDRE. [illegible] WALTER L. CAMPBELL.

Coton—Coton. [illegible] URIAH A. POLLARD & Co.

DEUIL. DEUIL. [illegible]

FAURES & NORMAN. [illegible]

[illegible] S. DE VIENNE & Co.

ROYALE, 160. MARCHAND TAILLEUR. [illegible] J. CASSEROUX, 160, Royale.

Magasin de modes et articles de Paris. [illegible] MADAME MOLWEDE. [illegible]

AVIS. La société existant entre J. B. Blache & Gabriel Lhomond, [illegible]

AVIS DE SOCIETE. [illegible]

Presse à coton de la Levée. [illegible] F. J. FORSTALL, Secrétaire.

$200,000 AVIS. La compagnie du grand Chemin de fer de la Nlle Orléans, des Opelousas et de l'Ouest offre de vendre 160 bons de l'Etat de la Louisiane, de $1000 chacun [illegible] Par ordre de la Direction, BENJ. F. FLANDERS, secrétaire.

ACADEMIE NOUVELLE. [illegible] MM. ARISTIDE GERARD et MANOEL DE GRANDFORT. [illegible]

AVIS. MADAME MARIE DARCOURT [illegible]

[illegible] M. MEUGENS, 31, rue Commune.

CHANGEMENT DE MAGASIN. [illegible] HYDE & GOODRICH.

Consulat de Belgique. [illegible] M. MEUGENS.

D. BEAUVALET, 56, CHARTRES. D. BEAUVALET reçoit en ce moment, [illegible] MARCHANDISES DE FANTAISIE [illegible] RUBANS, FLEURS, et CHAPEAUX DE DAMES, etc.

AVIS. MM. ALEXANDER FLASH & Co. [illegible]

Marchandises sèches et articles de Paris reçus par les navires Wurtemberg et Ashland, du Havre. [illegible] RICHARD, ALDIGE & Co.

Changement de domicile. ANT. GIRAUD, importeur, [illegible]

[illegible] ANT. GIRAUD, 44, Vieille Levée.

A VENDRE une NEGRESSE [illegible] J. B. DERREY.

[illegible] FERROS FRERES.

[illegible] PAUL JUGE FILS & Co.

CIGARES DE LA HAVANE—En débarquement [illegible] DELVAILLE & MORENO.

POUR L'AUTOMNE ET L'HIVER. HABILLEMENTS D'ENFANS. [illegible] LAGAY & LECANU.

HABILLEMENTS D'ENFANS. [illegible] LAGAY & LECANU.

EAUX-DE-VIE DE LA ROCHELLE. [illegible]

MAGASIN EN LIQUIDATION. [illegible]

[illegible] BOYER FRERES.

[illegible] J. G. PEPPARD.

LOUIS DUCOURNAU, 25, rue de Chartres. Marchandises françaises et de saison. [illegible] LOUIS DUCOURNAU, 25, rue de Chartres.

Soieries, Mantelets et Broderies. Grandes Nouveautés. **P. A. HEBRARD.** [illegible]

HAUTES NOUVEAUTES FRANCAISES. Wm McCLURE, No 9, rue des Magasins. [illegible] Wm McCLURE.

MODES ET NOUVEAUTES. ISAAC SAWIN, 69, RUE DU CANAL. [illegible] ISAAC SAWIN.

Nouvelles Marchandises d'Automne.

C. YALE Jr. & Co, 27, RUE DES MAGASINS. IMPORTEURS ET MARCHANDS EN GROS. [illegible]

CHANGEMENT DE DOMICILE. P. ALEXANDRE LANAUZE [illegible]

LAINAGE! LAINAGE! [illegible]

CAMISOLES D'ENFANS [illegible] LAGAY & LECANU.

CHEMISES DEVANTS TOILE. [illegible] LAGAY & LECANU.

CHEMISES DE PEAU & CALEÇONS [illegible] LAGAY & LECANU.

500 DOUZAINES [illegible] LAGAY & LECANU.

BROUGHER & Co [illegible]

Bordeaux! Bordeaux! [illegible] CAVELIER & MAXENT.

[illegible] CAVELIER & MAXENT.

DIVERS. [illegible]

F. & E. REILLY & Co. ONT reçu par les derniers arrivages d'Europe leur assortiment complet de marchandises nouvelles [illegible] F. & E. REILLY & CO.

ARNOUX, Encoignure Chartres et Ste Anne. [illegible] ARNOUX.

[illegible] BILLIEUX & REGGIO.

GIQUEL & JAMISON, No. 16, rue de Chartres. [illegible] GIQUEL & JAMISON.

Attention!! HABILLEMENTS CONFECTIONNES. GODCHAUX FRERES, Nos 207 et 165, rue de la Vieille Levée. [illegible]

NOUVELLE MAISON DE SOIERIES. Nouvelles marchandises d'automne.

J. G. PEPPARD & Co. 35, rue Gravier. [illegible] J. G. PEPPARD & Co.

[illegible] D GOWANS & Co.